Labyrinthe

24 | 2006 (2)

Faut-il être postcolonial?

Éditorial

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/1286>

DOI : [10.4000/labyrinthe.1286](https://doi.org/10.4000/labyrinthe.1286)

ISSN : 1950-6031

Éditeur

Hermann

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2006

ISBN : 2-9526131-1-7

Référence électronique

« Éditorial », *Labyrinthe* [En ligne], 24 | 2006 (2), mis en ligne le 07 juin 2006, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/1286> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/labyrinthe.1286>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Propriété intellectuelle

Éditorial

- 1 Pour la première fois en décembre dernier, *Labyrinthe* a organisé un séminaire dont chaque double séance comprend six à sept heures d'exposés et de longues discussions. Ce *modus operandi*, nouveau pour nous, voulait donner l'occasion de rencontres entre la revue et ses lecteurs. Sans que nous nous soyons donnés pour but la constitution systématique d'un dossier à la suite de ces échanges, notre première exploration nous a paru suffisamment convaincante pour passer de l'échange verbal et électronique à l'élaboration du présent numéro.
- 2 L'idée de consacrer nos travaux au postcolonial, à ses théorisations, à sa mise en études nous était venue l'été dernier. Depuis cette date, en France, une parole médiatique, politique et savante n'a pas cessé de grandir, faisant de la colonie son enjeu principal. Le souci du colonialisme et de son après-coup est, comme nous le montrons, pour partie nouveau ; mais pour partie seulement. Car si les chercheurs en France peinent encore à dialoguer avec les postcolonial studies, ce dernier ensemble, institutionnel et textuel, s'est constitué dans le monde anglophone depuis au moins deux décennies. Aux États-Unis en particulier, nombre d'auteurs et d'instituts revisitent le passé et le présent des empires. Les méthodes sont diverses, souvent influencées par les pratiques historiques, philosophiques, analytiques et politiques de penseurs français et francophones (Michel Foucault, Jacques Derrida, Jacques Lacan, Franz Fanon pour ne citer qu'eux). Dans une époque où journalistes, acteurs politiques, universitaires et citoyens explorent le postcolonial en France, il est sans doute temps de tirer parti de l'expérience de la *postcolonial theory*. Et de se demander pourquoi tant d'auteurs dans notre métropole ont tendance à révoquer par principe la fameuse *mode* américaine – ou à asseoir leur propre situation sur l'exemple indiscuté (et généralement incompris) des universités américaines.
- 3 Résolument, donc, ce dossier interroge la scène française et la scène américaine de production d'un savoir (ou de dogmes) sur le postcolonial. Mais en matière de colonies, il ne saurait s'agir de nous limiter aux héritiers proclamés d'un Occident unitaire – fût-ce pour leur reprocher leur ethnocentrisme. Les essais d'intellectuels noirs comme Valentin-Yves Mudimbe ou Achille Mbembe, de professeurs indiens anglophones tels Gayatri Spivak ou Homi Bhabha se trouvent au centre de nos préoccupations. Les deux scènes impériales ouvrent sur un large théâtre.

- 4 Face à cet espace immense, nous avons choisi un angle de vue. *Labyrinthe* propose un examen du discours « savant » sur le postcolonial aux croisées des disciplines. Sur ce point particulièrement, le contraste entre les universités françaises et américaines est frappant. Alors que les *postcolonial studies* se sont inventées et se renouvellent grâce à un échange entre les différentes sections de la *scholarship*, l'enquête française sur la colonie reste presque toujours désespérément rivée à une discipline (l'histoire, en particulier). Au sein même de ce discours normé, l'habitude hexagonale tend à minimiser les enjeux théoriques et l'épistémologie – tandis que les grands auteurs postcoloniaux anglo-saxons ont bien compris que l'examen des faits ne prend sens que dans la pensée, et non pas contre elle, au nom d'une fallacieuse objectivité. Enfin, du point de vue des structures d'enseignement et de recherche, la prolifération de lieux de rencontres aux États-Unis est sans commune mesure avec le morcellement typique de la France actuelle.
- 5 Ce dossier combine alors lectures de textes et analyses institutionnelles, réflexions épistémologiques et mise en acte de l'indiscipline dans la recherche. Nous avons voulu donner une image d'un problème transcontinental – et une idée de l'originalité incomprise de la *postcolonial theory*. Pour autant, notre propos est par définition critique. Les auteurs des différents articles ont en commun des positions, des interprétations, des liens d'amitié ; ils ne cherchent pas à établir une doctrine. Nous délaissions les célébrations.
- 6 Il est vrai que nous sommes d'accord pour contester un certain babil français sur la « culture coloniale républicaine ». Anthony Mangeon et Grégoire Leménager pointent les faiblesses d'une rhétorique collective sur la *fracture coloniale* – qui, au nom du passé, oblitère l'histoire de la pensée et de la littérature « indigènes », et qui schématise pour mieux diffuser son jargon citoyen. D'autre part, nous croyons que le système universitaire américain dispose d'une véritable intelligence, dans ses propres marges institutionnelles. L'entretien avec Anne Berger rappelle cette qualité, plus propice à la constitution d'une réflexion libre que l'aujourd'hui spécialisé et contingenté de la recherche française. Marc Aymes décrit les liens hétérogènes qui enserrant certains penseurs du postcolonial sur les campus d'Amérique du Nord. De tels atouts, reconnaissons qu'ils sont à rebours de l'habituelle condescendance. Ne nous y arrêtons pas, heureux d'avoir trouvé une figure du paradis... Engageons-nous au contraire dans le perfectionnement de cet effort intellectuel. Laurent Dubreuil montre ainsi que l'ambition postcoloniale, si rebelle qu'elle semble à l'organisation traditionnelle du savoir, s'accommode d'arrangements tacites avec les logiques ordinaires. La pluridisciplinarité, l'interdisciplinarité méritent d'être relancées dans le sens d'une *indiscipline* foncière, argumentent Antony Mangeon et Laurent Dubreuil.
- 7 En somme, dans ce numéro, le (post)colonial n'est ni une évidence préalable et indiscutable, ni une vogue américaine superficielle ; ni une honte, ni un salut ; ni un passé révolu, ni l'éternité du présent. Qu'il y ait un fait colonial ne doit pas empêcher d'interroger la continuité du concept, de construire une signification. Pensée, histoire et langue (et littérature) vont ensemble. La discipline est la sédimentation formelle d'une pratique des discours, conditionnée par la place sociale de l'éducation. La portée théorique de ce dossier s'éclaire de la sorte. Pareil entrelacs explique enfin pourquoi nous terminons ce groupe d'articles par le texte de Linda Lehmil sur l'éducabilité des indigènes et les politiques pédagogiques dans l'empire français de la Troisième République. L'idiome, la domination, l'esprit, l'école sont les mots clés d'une enquête

puisant dans la généalogie effective de la francophonie – et de toutes les *phonies* nées des colonialismes.

- 8 Faut-il être postcolonial, au bout du compte ? La question veut provoquer, et se défaire de la simple causalité. Le *postcolonial* passe du chronologique au sémantique. Etre postcolonial implique autre chose qu'un héritage, qu'une *posture*. Cependant, bien vain qui croirait ne pas l'être, en discréditant, en oubliant. Alors, s'il le faut, soyons postcoloniaux. Même, par fidélité à l'avenir proclamé du *post*, continuons encore à penser au-delà.